



LE TIGRE MONDAIN

SIMON DOUMIER EST EN RETARD

Doumier collectionnait les retards.

Certains collectionnent les timbres, d'autres classent leur monnaie italienne. Quelques-uns épinglent des papillons dans leurs couloirs, d'autres soutirent aux terres qu'ils visitent des échantillons de sable, et chaque passion du quotidien trouve en kiosque sa revue spécialisée. Doumier avait d'ailleurs un oncle qui collectionnait les bouchons de liège, et c'est grâce à cet avunculaire privilège qu'il fut le seul élève de sa classe, le 20 janvier 1994, à ne pas rire au jeu de mots de son professeur impliquant les embouteillages et la ville de Liège ; son oncle l'avait très tôt mis au parfum.

Mais son goût pour la collection, c'est seul que Simon Doumier l'acquiesce. Cet autodidactisme trouve sa raison dans deux grands événements dans la vie du jeune homme :

1. La mort de son oncle (un autre, du côté de sa mère).
2. Son retard à l'enterrement de celui-ci.

À l'heure à laquelle Simon se présenta à la cérémonie, tout le monde était déjà parti — il avait un peu plus d'un jour de retard ; ne cachons pas que sa venue était purement de circonstance, car cette branche de la famille n'était pas très familière de Simon (il ne connaissait pas sa mère, il avait été en retard toute son enfance). Le lendemain, on lui présenta les photographies prises lors de l'enterrement, et, alors que défilaient les clichés, une constante étonnante le marqua : il en était systématiquement absent, et, dans chacun des cas, pour une seule et unique raison : il avait été en retard.

Doumier se découvrit alors une passion pour le retard, qu'il documenta et archiva tel un vrai collectionneur. Ses méthodes et son opiniâtreté n'ont rien à envier aux médaillés de philatélie — elles sont même d'autant plus remarquables qu'elles se forgèrent sans modèle. La grande majorité des retards de sa collection sont le fruit de ses efforts personnels (rendez-vous médicaux, entretiens d'embauche, réservations de cinéma, etc.), mais on peut trouver dans les vastes archives de Doumier des clichés dont la réussite ne tient pas de son fait : ainsi, ce chauffeur de bus photographié en contre-plongée en février dernier, témoignant du retard de son bus d'environ quinze minutes (délai qui a grandement contribué au retard réussi de Simon à son rendez-vous galant à l'autre bout de la ville) — pour cause de manifestation, comme l'indique le cahier dans lequel le cliché est rangé.

Nous avons envisagé d'inviter Simon Doumier afin de le soumettre à une interview pour le Tigre Mondain, mais le présent article est déjà sous presse et il n'est toujours pas arrivé ; il nous avait avertis qu'il tenterait pour l'occasion de battre un record. Nous lui enverrons une photographie de cet article pour attester sa prouesse.

LA THÉORIE DU HAS-ART

On peut distinguer très nettement deux périodes dans la carrière, dans l'œuvre d'Omps Farfoull ; deux périodes et l'on pourrait même dire deux vies.

Chez cet Afghan, ukraino-lorrain d'origine, la rencontre avec l'art commence par un abandon, par un don : celui de son corps à la peinture. Il n'a que neuf ans — ô géniale précocité — quand son pied, gras comme l'ensemble de son corps, rencontre maladroitement un pot, presque aussi grand que lui, de vert émeraude épais : choc, chaos, conflit. Il peint moins qu'il n'est peint. La matière en lui se confie à l'âme, et au hasard. S'ensuivront, vingt-sept années durant, les expériences du ketchup, chu sur son torse ; de la crème anglaise, engloutie dans ses chaussettes ; du jus de dinde, inondant sa perruque nacréée ; et tant d'autres matières liquides ou gélatineuses, exploitant l'étendue de son corps comme la possibilité sans cesse renouvelée d'un spectacle réimaginatif.

Puis vient un soir d'octobre étrange, comme il n'en existe que dans les biographies des génies de ce bas monde. Omps Farfoull, portant encore sur lui l'odeur de la soupe aux aïelles répandue une heure plus tôt sur ses lombaires, parcourt les rues d'Hanovre — lorsque, sans que rien ne l'ait pu laisser présager, quelqu'un l'accoste et lui offre une baguette. Puis repart, sans mot dire, dans les brumes ultra-rhénanes.

Farfoull, depuis lors, ne se présente plus que comme l'« Époux de l'Inconnu », et va, par monts et par vaux, cintré dans sa « jupe de marié » constellée de taches rappelant son art passé et révolu.

Qu'il y ait là traces de sa vie de déchet humain ne doit point nous empêcher d'espérer la troisième période de son art, qui sans doute fera grand bruit.